

Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **4 (1896)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

Moines et Papes, par EM. GEBHART, *membre de l'Institut* ;
Paris, Hachette, in-18, 1896, 3 fr. 50.

M. Gebhart a publié, sous ce titre, quatre études : 1. L'état d'âme d'un moine de l'an 1000 ; 2. Sainte Catherine de Sienne ; 3. Les Borgia ; 4. Le dernier pape-roi.

1. Le moine de l'an 1000 est le chroniqueur Raoul Glaber, dont la *Chronique* se termine à l'an 1044. « Le pauvre moine, dit M. Gebhart, frappé d'une terreur superstitieuse par l'abomination qui s'étale sur la chaire apostolique, n'a pas le courage d'aller plus loin et de rendre à la postérité les dernières scènes de l'inferral mystère ; il laisse tomber sa plume, s'agenouille éperdu dans la nuit de sa cellule et se demande si l'Eglise est maudite et si Dieu est mort (p. 56). » Comme personnalité, Glaber est très peu intéressant ; c'est un esprit sans grande portée. Mais il raconte ce qu'il a vu ; et comme témoin de la situation de l'Eglise occidentale à la fin du X^e siècle et au commencement du XI^e, il mérite d'être entendu. Il est le contemporain de l'horrible Benoît IX, et ceux qui veulent être exactement renseignés sur ce pape monstrueux, ainsi que sur les Jean XVI, les Jean XIX, etc., doivent le consulter. — En le lisant, on constate aussi l'immense ignorance des moines de cette époque, et la haine qu'ils ressentaient contre les lettres payennes. Outre Vilgardus, que l'évêque Pierre de Ravenne condamna comme hérétique parce qu'il étudiait Virgile, Horace et Juvénal, beaucoup de personnes en Italie, coupables de ce même crime, périrent par le fer ou par le feu (p. 11-12).

Glaber était un symboliste comme on l'était de son temps. Pour lui, tout était figure. M. Gebhart a très bien fait ressortir les naïvetés et les erreurs de la scolastique sous ce rapport. « Le moyen âge, enivré de surnaturel, a-t-il dit, appliqua à la vue des choses une optique intellectuelle très singulière. La préoccupation du miracle, l'ignorance de toute loi expérimentale, la recherche malsaine du mystère, cette croyance que l'objet atteint par les sens est une figure ou un signe, une menace ou une promesse, que le visible vaut seulement par la portion d'invisible qu'il recouvre d'un voile épais pour le vulgaire, transparent aux yeux des docteurs ou des saints, tous ces excès de l'idéalisme faussèrent alors l'instrument de la connaissance, et l'effet de cette perversion se montra dans l'abus que les maîtres les plus subtils de la scolastique, de la poésie et de l'art firent du symbole. De Scot Erigène à Duns Scot, il fut entendu que la nature et l'esprit humain sont un chiffre hiératique, les êtres vivants des ombres d'êtres, les phénomènes visibles des symptômes de vies ou de volontés occultes, que la parole qui nomme un objet individuel ne répond à rien de réel, que le mot abstrait, qui ne désigne aucun individu, exprime seul la réalité en toute sa plénitude. Le plus grand labeur de la science fut donc l'exégèse de toute chose et de toute pensée étudiées non point en elles-mêmes, mais en vue de la vérité qu'elles enveloppent et font pressentir. La marche de l'esprit fut non en ligne droite, mais en spirale. C'est par un détour que le moyen âge s'efforce de surprendre le secret que cache toute apparence. De là les plus étonnantes inventions, des idées mortes depuis des siècles tout à coup ranimées, par exemple la superstition des nombres mystiques, oubliée depuis Pythagore; de là l'aberration de toutes les sciences de la nature: alchimie, astrologie, médecine. Le symbolisme, consacré par les théologiens, disciplina l'entendement tout entier (p. 29-30). » Glaber, parlant « de la divine quaternité », énumère les quatre évangiles, les quatre vertus cardinales, les quatre sens (le toucher est écarté dédaigneusement), les quatre éléments. Puis on apprend que le fleuve qui sort de l'Eden se partage en quatre rivières, figures des vertus cardinales; celles-ci sont exprimées encore par les quatre époques du monde, les âges d'Abel, d'Abraham, de Moïse et de Jésus, etc. Tels sont les points de vue, aber-

rations puériles, qui ont présidé à la formation de la scolastique, de cette doctrine sur laquelle tous les dogmes de la papauté sont fondés! Les esprits ouverts du XI^e siècle, en voyant les erreurs de la papauté, la combattaient; et au XIX^e siècle, que d'esprits qui passent pour ouverts, loin de combattre la papauté et ses erreurs, les protègent! Et ceux-ci se croient en progrès sur ceux-là!

2. L'étude sur Catherine de Sienne n'offre rien de neuf ni d'original. Nous savions déjà que cette sainte a vivement exhorté les papes avec lesquels elle a été en relations, à réformer l'Eglise en la ramenant « à son état premier, pauvre, humble et doux, l'état des siècles saints, alors qu'elle pensait seulement à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, aux choses spirituelles et non aux temporelles, qui l'ont fait aller de mal en pis ». Nous connaissions déjà ses efforts pour déterminer Grégoire XI à rentrer à Rome, ses négociations entre ce pontife et Florence révoltée contre lui, sa propagande en faveur du parti d'Urbain VI contre celui de Clément VII, etc. M. Gebhart a rendu justice aux prétendus hérétiques du moyen âge lorsqu'il a dit (p. 100): « L'idée de réformation religieuse était ancienne; au XI^e siècle, Grégoire VII et Pierre Damien en avaient fait leur plus belle espérance; tous les dissidents de l'Eglise italienne, les patares de Milan, les arnaldistes, les joachimistes, les fraticelles, les ermites l'avaient embrassée avec passion. »

3. L'étude sur les Borgia est très intéressante. Elle est basée sur le Journal de Jean Burchard, chapelain et maître des cérémonies au Vatican, de 1483 à 1506; sur les dépêches d'Antonio Giustinian, ambassadeur de Venise près la cour de Rome; sur la *Légation* de Machiavel, sur le *César Borgia* de M. Alvisi, sur la *Lucrece Borgia* de Gregorovius, sur *les Borgia* de Ch. Yriarte, etc. M. Gebhart s'est méfié des colères oratoires de Guichardin et plus encore de l'apologie romanesque du P. Olivier et des falsifications historiques du Dr Nemeke. Il a ainsi justifié l'usage qu'il a fait du *Diarium* de Burchard: « En vérité, un témoin absolument dépourvu d'esprit, un sacristain médiocre, égoïste, réfractaire à tout sentiment délicat, tel que Jean Burchard, est une des plus utiles sources d'informations. Il nous a rendu, comme un miroir et un écho, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans le cours des

trois pontificats terribles de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI; il n'est point de fait grave de son *Journal* qui ne se retrouve, soit dans les chroniques contemporaines, soit dans les dépêches des ambassadeurs. Ce qui le rend précieux, c'est une absence désolante de sens moral. Les critiques qui ont soulevé des doutes sur l'authenticité du *Diarium*, rejeté comme pamphlet calomnieux, oublièrent deux choses: l'une, que l'Eglise elle-même avait sauvé de la destruction les nombreux manuscrits du *Journal*, en faveur des descriptions précises du cérémonial de la chapelle pontificale, dont il est rempli; l'autre, que, chez Burchard, il ne se trouve point la plus légère trace d'invective, de malice ou de haine. Quand il note une infamie, il est à cent lieues de penser que c'est une infamie. La sérénité de ce chapelain est merveilleuse (p. 139).»

Quelques pages sont très piquantes: celles où est racontée l'élection d'Alexandre VI (p. 172-173), où est décrit son caractère (p. 206-215), ainsi que celui de César (p. 216-220), celui de Lucrèce (p. 204-206), celui de Savonarole (p. 222-228); celles où sont mentionnés les ballets voluptueux que ce pape faisait danser devant lui (p. 209), la procession du 5 mai 1493, où la croix était accompagnée à droite par le sultan Djem, à gauche par César, cardinal de Valence, habillé en Turc, et où le pape venait ensuite à cheval, avec un état-major de cardinaux (p. 210).

Fermons les yeux sur les orgies, les vols, les dilapidations, les meurtres commis par ce pape monstrueux et par sa monstrueuse descendance. Selon M. Gebhart, « ce n'est point à la chrétienté, mais à l'Italie que les Borgia ont fait le plus de mal (p. 271) ». Ce jugement me semble erroné: car on a beau prétendre que les chrétiens de cette époque se scandalisaient peu de voir un pape « marqué du signe de l'apostasie et en dehors du christianisme », toujours est-il que c'était un pape, un prétendu représentant du Christ sur la terre! De tels crimes, associés à la représentation de l'Évangile et du divin Crucifié, ne pouvaient qu'altérer profondément dans les esprits les notions chrétiennes, et il faut dire que, quelque mal que les Borgia aient fait à l'Italie au point de vue politique, le mal qu'ils ont fait à la chrétienté occidentale, au point de vue moral et religieux, est encore beaucoup plus grand.

4. La dernière étude sur Rome à la veille de Mentana et sur la légende dorée de Pie IX, d'après les compilations de M. Bonetti et les mémoires d'un serviteur dévoué de Pie IX, Francesco Minoccheri, devrait être supprimée; elle gâte le volume, puisqu'elle n'y ajoute que des non-valeurs; ce n'est guère que du remplissage.

L'Italie mystique, par M. E. GEBHART; Paris, Hachette, 2^e édition, 1893, in-18.

Avant de publier « Moines et Papes », M. Gebhart avait publié « l'Italie mystique ». C'est un recueil d'études relatives à la renaissance religieuse au moyen âge, en Italie; études particulièrement intéressantes pour ceux qui auraient besoin qu'on leur montrât l'Eglise chrétienne visible en Occident, visible jusqu'aux portes de Rome et luttant pour le Christ contre la papauté antichrétienne. Donc, quelque coupable qu'ait été la papauté au moyen âge, elle n'a pas réussi à détruire en Occident la profession publique des idées chrétiennes, profession quelquefois défectueuse, comme cela arrive presque toujours dans les époques de luttes, mais cependant assez claire pour montrer l'esprit de Dieu porté sur les eaux mêmes du mensonge et de l'iniquité. Non, certes, tout n'est pas parfait dans Arnould de Brescia, Joachim de Flore, François d'Assise, Jean de Parme, Fra Salimbene, Pierre Jean d'Olive, Jacopone de Todi, Fra Angelo Clareno, les Spirituels, les Fraticelles, le Dante, etc.; mais que d'éléments chrétiens ces hommes remettent en lumière contre les ténèbres et les erreurs de la papauté!

C'est à ce point de vue que nous recommandons le volume de M. Gebhart, volume qui ne représente que la moitié de l'histoire religieuse de l'Italie et qui ne condamne pas assez l'Italie *papiste*. On dirait même parfois que l'auteur pardonne à celle-ci à cause de l'Italie *mystique*. Il va, en effet, jusqu'à dire que, le jour où le Concile de Trente, aidé de l'inquisition, a attribué à l'Eglise de Rome une autorité disciplinaire sans contrôle ni limites sur l'épiscopat, le clergé et les fidèles, « ce jour-là fut vérifiée la parole évangélique: un seul pasteur, un seul troupeau. » Ce jour-là, disons-nous, fut dénaturée la parole

évangélique, qui affirme un seul pasteur, le Christ, et non pas le pape; ce jour-là fut dénaturée la constitution de l'Eglise, qui est fondée sur le Christ et non sur le pape. M. Gebhart prétend encore que les Italiens ont été « sauvés des excès de la scolastique (p. V) »; nous nous demandons où et comment, car c'est surtout en Italie que les excès de la scolastique ont exercé leur fatale influence. Les lecteurs qui connaissent les deux mouvements religieux en Italie, le mouvement ancien ou réformateur qui voulait ramener l'Eglise de Rome au christianisme primitif, et le mouvement papiste qui voulait sans cesse transformer de plus en plus le christianisme en papisme, suppléeront aisément au manque de précision théologique qui gâte parfois cet intéressant volume. E. M.

Saint Bernardin de Sienne (1380-1444), par M. THUREAU-DANGIN, de l'Académie française; Paris, Plon, 1896, in-18, 3 fr. 50.

Bernardin de Sienne a été un Frère mineur, qui s'est fait remarquer comme prédicateur populaire en Italie, qui a été le principal propagateur de la dévotion au nom de Jésus, et qui, de 1438 à 1442, a rempli la fonction de vicaire de l'Observance. Mort en 1444, il a été, pour donner satisfaction aux populations qui l'avaient entendu et aussi à Jean de Capistran son ami, il a été canonisé par Nicolas V dès 1450. Ce fut donc un homme heureux, d'autant plus que sa vie ne fut guère traversée que par une adversité, et encore très minime, qui parut même ne pas le troubler du tout: l'accusation d'hérésie, au sujet de la dévotion au nom de Jésus, qui fut un instant suspecte à Martin V.

Les sermons qu'il a rédigés lui-même au couvent de la Capriola, de 1433 à 1436, et qui ne sont nullement les sermons prononcés par lui, forment 5 volumes in-8. Quelques parties sont apocryphes et à supprimer; d'autres, douteuses, seraient à examiner de près. L'édition qu'en a faite le P. de la Haye ne saurait ni donner une idée du genre d'éloquence qui caractérisa Bernardin de Sienne, ni expliquer les succès qu'il remporta. Pour avoir cette idée et cette explication, il faut lire les quarante-cinq sermons publiés de 1880 à 1888 par

M. Luciano Bianchi, d'après le texte rédigé par Benedetto, simple tondeur de drap de Sienne, qui a recueilli ces sermons prononcés à Sienne par Bernardin pendant l'été de 1427; ils ont été reproduits, paraît-il, mot à mot (p. 189-190).

C'est une page curieuse pour l'histoire de la prédication au moyen âge. On y voit une fois de plus les défauts et les abus de la scolastique : abus du sens accomodatice dans l'explication des textes de l'Écriture sainte (p. 166); abus des citations, des divisions et des allégories. Par exemple, Bernardin s'est plu à montrer Satan parodiant, dans le jeu, les diverses cérémonies de la messe; il a énuméré cinq par cinq les quinze malignités de ce vice, et quatre par quatre les douze catégories d'hommes qui y participent (p. 173). Dans un autre sermon, il a interprété les douze étoiles de la couronne de Marie (p. 213); dans un autre, les cinq pierres de cette même couronne (p. 214). Dans un carême prêché à Padoue, voulant étudier l'amour dans tous ses caractères et ses effets, il l'a considéré sous la figure d'un séraphin ayant deux diadèmes et six ailes : chaque pierre des diadèmes, chaque plume des ailes représente un attribut particulier de l'amour et forme le sujet d'un sermon (p. 299). Bernardin ne se permettait pas seulement des libertés de style (« la calotte des cieux », p. 225), il entrait encore dans des intimités personnelles que nous ne saurions ni comprendre ni pardonner. Par exemple, à Sienne, au début de son quatrième sermon, il raconte que la veille il était pris de telles douleurs qu'il ne croyait pas pouvoir prêcher; mais il a pris « una purgazione tanto grande, che io so' mosso XXIII volte a qua ». Un autre jour, il assure — toujours en chaire — qu'il a « engraisé » depuis qu'il prêche dans cette ville. Plus loin, montrant le diable dans les insignes gravés ou peints dans les églises mêmes, il s'écrie : « O signore Dio, oh, tu hai il diavolo sopra di te, il quale si può dire che ti piscia in capo! » Et autant il est familier et grossier, autant quelquefois il paraît brutal et même cruel. Apostrophant une mère qui habille sa fille comme une courtisane : « Si j'étais ton mari, lui dit-il, je te donnerais une volée de coups de pied et de coups de poing dont tu te souviendrais! » Un autre jour, parlant de deux partis qui divisaient la ville où il prêchait, il s'écrie : « Seigneur Jésus-Christ, je te prie que si mon père, ma mère, ou quelqu'un de mes parents est mort

tenant pour un des deux partis dont je parle, aucune messe ne vaille pour son âme, qu'aucune de mes prières ne lui soit utile, et qu'il n'y ait jamais de rédemption pour lui!» N'est-ce pas abominable? Ce saint prêchait la paix comme but et la malédiction comme moyen!

Un point sur lequel M. Thureau-Dangin a été manifestement trahi par son enthousiasme pour son héros, est celui des miracles; il y revient très souvent, mais presque toujours il ne rapporte que des faits qui peuvent s'expliquer sans qu'il soit aucunement besoin de recourir au miracle; quelquefois même, il n'en rapporte aucun, par exemple, lorsqu'il parle des miracles qui «éclatèrent coup sur coup autour du cercueil du saint». On s'attend naturellement à ce qu'il en cite quelques-uns. Pas du tout. L'auteur se borne à dire en note (p. 322): «Les biographies contemporaines sont remplies de l'énumération détaillée de ces miracles.» Et c'est tout! L'auteur se serait-il méfié, au fond, de ces biographies? Il aurait bien fait; mais alors pourquoi parler sans cesse de miracles là où il n'y a que des légendes? L'auteur a écrit plutôt une apothéose qu'une vie. Quand on a lu attentivement son volume, il semble qu'on ait vu passer devant soi un homme qui aurait été à lui seul le salut de tant de peuples (p. 318); et cependant, en réalité, les peuples en question, loin d'être sauvés, n'étaient-ils pas dans une situation morale et religieuse déplorable, déplorable au point de rendre possible Alexandre VI, qui allait bientôt paraître?

Puisque l'auteur est de l'Académie française, qu'il me permette de lui signaler les phrases suivantes échappées à son attention: «Plusieurs se croyaient pouvoir et se donnaient mission (p. 45).» — «Décision d'avant faire droit en quelque sorte (p. 119).» — «Comme au printemps la terre est *enceinte* (lire *enveloppée*) de fleurs et de parfums, ainsi Marie est entourée d'anges (p. 214).»

M. R. Doumic a félicité M. Thureau-Dangin de «n'avoir encore mis dans aucun de ses livres autant de couleur, autant de vie et de qualités vraiment pittoresques (*Débats* du 27 juin 1896). Pour moi, qui n'aspire qu'au mérite d'être franc, je doute que le présent volume ajoute à la réputation de l'auteur de l'*Histoire de la Monarchie de juillet*, et je serais bien surpris si *Saint Bernardin de Sienne* n'allait rejoindre dans quelque temps *Saint Pie V* de M. de Falloux (qui fut aussi de l'Académie).

E. M.

Concilium basiliense. *Studien und Quellen, zur Geschichte des Konzils von Basel; herausgegeben mit Unterstützung der historischen und antiquarischen Gesellschaft von Basel, von JOHANNES HALLER; Band I, Studien und Dokumente 1431-1437; — Basel, R. Reich (Detloff), 1896, in-4, 480 S., 16 Fr.*

Les actes du Concile de Bâle sont très étudiés. La *Revue* a déjà publié la savante étude de M. le D^r Kalogéras, archevêque de Patras¹⁾. On connaît les travaux de MM. Palacky et Birk. M. J. Haller vient de commencer un nouveau recueil de documents, recueil qui formera environ quatre volumes et qui, à en juger par le premier, sera des plus importants. Nous ne pouvons ici que nous borner à de simples indications:

La première étude est intitulée: Zur Überlieferung (Aktenstücke, Konzilsarchiv, Enea Silvio, Joh. von Ragusa, Joh. von Segovia). — La seconde: Die Berichte des Ulrich Stöckel von Tegernsee (1432-37). — La troisième: (aus den Reformarbeiten) contient les documents suivants:

1. Entwürfe zu einer Reform der Kurie (1423. 1429-30);
- 2. Dialog über die Besetzung der Ämter (1432);
- 3. Antrag auf Ergänzung des Wahldekrets (1433);
- 4. Reformanträge der deutschen Nation (1433) 28. Februar;
- 5. Antrag betreffend das Prozesswesen der Kurie u. a. (1433-36);
- 6. Desgl. betreffend die Annaten (1435);
- 7. Anonyme Denkschrift (1432);
- 8. Vorschläge des Andreas von Escobar (1436);
- 9. Ausschussanträge betreffend Exspektanzen und Beneficienverleihung (1433?);
- 10. Desgl. betreffend Beneficienverleihung (1435?);
- 11. Desgl. betreffend Reform des Kardinalkollegs (1435?);
- 12. Bemerkungen der kastilischen Gesandten zum Dekret über Reform der Kurie (1436).

La quatrième étude traite du premier conflit avec la Curie. Elle contient 25 documents très importants dont plusieurs émanent du pape Eugène IV. — La cinquième expose les négociations pour l'union, ainsi que le second conflit; elle contient 34 documents.

M. Haller a écrit dans sa préface: «Die Gallikaner sind im Wechsel der Zeiten verschwunden, das kleine Häuflein der

¹⁾ N^o 1, janvier 1893, p. 39-57.

deutschen Altkatholiken ist heute wohl die einzige lebende Vertretung jener Ideen, die einst in Konstanz und Basel zuerst siegten, dann unterlagen.» Cette assertion a mécontenté un écrivain de la *Revue catholique des Revues* (5 juillet 1896, p. 22-23), qui prétend que l'esprit des Pères de Bâle et de Constance et l'esprit des anciens-catholiques ne sont pas les mêmes, en ce que ceux-ci se sont inscrits « contre un dogme nettement défini dans un concile œcuménique et proclamé solennellement aux applaudissements de la catholicité », tandis que les premiers n'ont jamais pris une telle licence. Cet écrivain ultramontain s'abuse : car le prétendu dogme de l'infaillibilité papale n'a pas été défini dans un concile œcuménique ; le Concile du Vatican n'a pas été œcuménique, et ce n'est pas la catholicité, mais le parti ultramontain et jésuitique seulement qui l'a applaudi. Ces faits sont notoires, et les historiens ultramontains auront beau chercher à les cacher, il ne les détruiront pas.

Ce qu'ils ne détruiront pas non plus, c'est le fait de l'opposition dogmatique faite par le Concile de Bâle contre la papauté ultramontaine. Quand même les gallicans auraient aujourd'hui disparu (ce qui n'est pas entièrement exact), il reste le fait incontestable qu'ils ont existé, et qu'ils ont rejeté les doctrines romaines aujourd'hui transformées en dogmes. Les anciens-catholiques, qui rejettent aujourd'hui ces mêmes doctrines erronées, sont donc les continuateurs, sous ce rapport, de l'esprit des Conciles de Constance et de Bâle. Mais nous concédons volontiers, d'autre part, que les anciens-catholiques repoussent toute solidarité avec les fautes commises à Constance et à Bâle, et que la réforme qu'ils poursuivent est autrement vaste, autrement importante et autrement précise que celle qui a été demandée à ces deux conciles. Nous ne sommes plus au XV^e siècle et nous voyons plus clair qu'au XV^e siècle. Au XV^e siècle, on ne discutait pas encore à fond les bases mêmes de la papauté ; aujourd'hui, ces bases sont à nu ; il est démontré jusqu'à l'évidence qu'elles sont purement d'ordre ecclésiastique et temporel, et que, sans lien aucun avec les Ecritures et la tradition des huit premiers siècles, elles sont dénuées de toute valeur dogmatique. Les anciens-catholiques, par la force même de l'évidence et des choses, vont donc plus loin que les Conciles de Constance et de Bâle, et

ils se rattachent à l'Eglise catholique primitive, Eglise qui n'a jamais connu la papauté du moyen âge, encore moins la papauté moderne et contemporaine. E. M.

Deux problèmes religieux, par le P. DIDON; Paris, Plon, 1896, in-18, 3 fr. 50.

Ces deux problèmes sont celui de la conviction religieuse que tout homme doit avoir, et celui de l'âme et de l'infini. L'orateur a tâché de les résoudre dans des conférences prêchées, en 1868 et en 1869, à Nancy; c'est dire qu'il s'agit non de discussions philosophiques et théologiques serrées, mais de simples conférences oratoires, et encore l'orateur s'adresse-t-il moins aux penseurs qui auraient besoin de démonstrations solides qu'aux jeunes gens dont il se propose particulièrement d'exciter les généreux élans.

Il y a, dans ces conférences, des passages éloquents contre le paganisme, contre le matérialisme, contre le panthéisme et, en général, contre les erreurs contemporaines. L'orateur aime la science et la liberté. C'est une âme qui a des aspirations généreuses, jointes à une imagination poétique. Il provoque la sympathie, il attire même l'esprit, mais irait-il jusqu'à convaincre un adversaire sérieux? J'en doute. Il avoue lui-même, modestement, que ses conférences sont jeunes et qu'elles trahissent son inexpérience: «L'élan mal contenu, l'intransigeance de la formule, la raideur et quelquefois la gaucherie des procédés, l'insouciance des difficultés», etc. C'est vrai, et c'est grand dommage: car l'orateur, avec toutes les éminentes qualités qui le caractérisent, aurait pu créer des convictions véritables et profondes, s'il avait su creuser les questions, voir les difficultés sérieuses et chercher sérieusement à les résoudre. Au lieu de cela, il les tourne et fait de l'éloquence à côté; son plomb se disperse et ne porte pas. Qu'y a-t-il de plus faible, par exemple, que sa tirade contre les Eglises *nationales* et les religions *d'Etat* (p. 29-30)? Ne dirait-on pas qu'une Eglise, en étant unie à la nation et à l'Etat qui gouverne cette nation, cesse par le fait d'être universelle dans son dogme et dans sa morale, et cesse par conséquent d'être chrétienne? A qui fera-t-il croire une pareille

billevesée? C'est cependant toute son argumentation. De même, ne tombe-t-il pas dans l'escamotage lorsque, voulant démontrer la supériorité du catholicisme, il démontre la supériorité du christianisme intégral? Ne dirait-on pas que, pour lui, «catholicisme» signifie simplement «christianisme intégral»? S'il en est ainsi, qu'il le dise: tous les anciens-catholiques d'Occident, tous les orthodoxes d'Orient, tous les catholiques anglicans seront d'accord avec lui. Mais alors que devient le pape, dont il ne prononce pas le nom? Que deviennent les dogmes papistes, auxquels il ne fait même pas allusion? Tout cela fait-il partie du christianisme intégral? Il sait bien que non; il sait bien que l'Eglise catholique, avant l'institution de la papauté au IX^e siècle, n'a connu aucun des dogmes papistes actuels? Et s'il prétend le contraire, il devrait le démontrer, car c'est là qu'est la difficulté et non ailleurs. Tous les lieux communs dans lesquels il s'enferme, ne sont plus que des banalités hors de question: il s'escrime à enfoncez des portes ouvertes, au lieu de s'appliquer à ouvrir les portes réellement fermées. Il veut être éloquent, et il oublie d'être d'abord logique; il cherche à se surchauffer et il manque de la vraie chaleur, celle qui émane de la seule vérité clairement démontrée. Je le répète, c'est grand dommage, parce que c'est du talent mal employé et de la force perdue dans le vide. Aujourd'hui, le romantisme est passé de mode, et vouloir le perpétuer dans l'apologétique et la prédication, c'est s'illusionner à plaisir, comme de vouloir le maintenir à la Chambre ou au théâtre. Lacordaire était de son temps, mais le P. Didon, comme prédicateur, n'est plus assez du sien: le pseudo-catholicisme et le pseudo-libéralisme sont percés à jour, sauf pour ceux qui ne veulent pas voir. Trop de phrases et pas assez d'idées.

E. M.

Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive, par A. FOULLÉE; *Paris, Alcan, in-8, 7 fr. 50, 1896.*

Ce livre est l'œuvre d'un penseur; c'est dire qu'il fait penser. Non que l'auteur soit exclusivement philosophe; il est aussi poète, en ce sens qu'il se laisse entraîner quelquefois par des analogies secondaires et qu'il raisonne sur elles comme

sur des équations. Il ne doit donc pas être toujours pris à la lettre. Il est aussi quelquefois obscur, perdu dans les contours des idées et des choses. Mais si sa lecture fatigue, elle est instructive. Avec lui, on est vraiment dans le monde des idées, on remue vraiment des questions sérieuses, élevées, fécondes. Il faudrait un volume pour analyser et discuter celui dont il s'agit, dans ses quatre parties: 1. les limites de la science et l'inconnaissable; 2. l'idéalisme de la connaissance; 3. l'idéalisme de l'existence; 4. la philosophie indéterministe de la contingence.

La place nous faisant défaut, nous nous bornerons à indiquer le but et le point de vue général de l'auteur. Au milieu de l'anarchie intellectuelle et morale qui caractérise le temps présent, on constate cependant une direction précise et, en somme, un progrès. Quelle est cette direction? Est-ce en faveur du mysticisme qu'a lieu la réaction contre les abus de la science positive? Ne prépare-t-elle point une réconciliation de la science mieux interprétée avec la morale mieux comprise, et n'est-ce pas par l'intermédiaire de la philosophie que cette réconciliation doit se produire? L'intention de M. Fouillée, dans ce volume, n'est pas de donner son dernier mot sur les hautes questions philosophiques intimement liées à la morale et à la science sociale; il ne veut présentement que déblayer le terrain, déterminer les résultats qui lui semblent désormais acquis, montrer les origines et le terme probable du mouvement idéaliste actuel. Quelque chose s'en va, le matérialisme; quelque chose vient, l'idéalisme, « dont le vrai nom serait plutôt le psychisme ».

M. Fouillée tient non seulement pour l'alliance, mais pour l'unité de la philosophie et de la religion; c'est là, croit-il, l'idéal que la société à venir doit se proposer; et c'est pourquoi les philosophes eux-mêmes peuvent se joindre aux croyants éclairés pour rejeter tout rationalisme concentré en soi et incapable de rayonner universellement. M. Fouillée pense que l'existence mentale est la seule qui ne s'évanouisse pas en phénomènes et en rapports; que le mental est le seul réel saisissable en soi pour nous, parce qu'il est en nous et qu'il est nous-mêmes. C'est là, dit-il, la première condition de la morale. « Agir moralement, ce n'est plus agir selon des apparences et des relations d'apparences, c'est agir dans le

monde des réalités et selon la connaissance inductive que nous avons de ce monde. C'est pour cela que nous avons dit souvent : l'acte moral implique une philosophie, tandis que la construction d'un pont ou d'une machine à vapeur n'en implique aucune. Point de vie vraiment humaine, ni individuelle, ni sociale, sans un idéal qui la règle ; point d'idéal sans une conception plus ou moins explicite de la réalité, par conséquent sans une philosophie consciente ou inconsciente, à forme scientifique ou à forme religieuse, dont la morale n'est que la traduction en sentiments et en actes. »

Cela posé, M. Fouillée se demande si la science aura l'hégémonie morale de l'humanité, et il répond : « La science purement objective, non ; la science à la fois objective et subjective, avec son couronnement indispensable, la philosophie, oui. » Toutefois, M. Fouillée n'entend pas nier l'influence du sentiment ; il sait que les grandes idées philosophiques et scientifiques sont accompagnées de sentiments esthétiques et moraux qui leur donnent leur vertu pratique. « La connaissance scientifique et philosophique étant toujours bornée, il restera toujours au delà une sphère ouverte à des *croyances*, fondées tout ensemble sur des appréciations intellectuelles et sur des sentiments. De là ce qu'on a appelé la *foi morale*, qui elle-même est le fondement de toute *foi religieuse*... L'idée n'est pas un pur résidu de l'abstraction ; elle est une manifestation de réalités plus hautes ; sa conception même est déjà une coopération consciente à l'œuvre éternelle ; en paraissant construire un monde purement intelligible, nous construisons et enrichissons pour notre part un monde réel. Au-dessus de la réalité présente et par sa connaissance même, ce sera toujours la tâche de la philosophie que de déterminer ainsi l'idéal, qui n'est que le sens le plus profond et l'anticipation de la réalité future. »

Tel est l'esprit de cet excellent volume, qui cherche à donner à la morale une base éminemment rationnelle, solide, inébranlable.

E. MICHAUD.

II. Deutsche Bibliographie.

JOSEPHI FESSLER *quondam episcopi S. Hippolyti Institutiones Patrologiæ, quas denuo recensuit, auxit, edidit* BERNARDUS JUNGMANN, *Eccles. Cathedr. Brugens. Canon. hon., Philos. et S. Theolog. Doct., ac Profess. ord. Hist. eccl. et Patrol. in Universitate cath. Lovaniensi. Tomus I. Oeniponte 1890. Sumptibus Feliciani Rauch. XXII u. 718 S. 8°. (Preis M. 6. —.)*

Tomus II Pars 1. 1892. VI u. 447 S. 8°. (Preis M. 3.60.)

Tomus II Pars 2. 1896. X u. 711 S. 8°. (Preis M. 5.40.)

Mit dem jetzt erschienenen Schlussband liegt die gelehrte und geschätzte Patrologie Fesslers wieder vollständig vor. Das Urteil Karl Werners (*Gesch. der kath. Theol.*, S. 557): „Wir besitzen kein anderes Werk, welches gleich diesem als ein verlässlicher und instruktiver Wegweiser durch das Detail der gesamten patristischen Litteratur zu dienen geeignet wäre,“ ist auch heute noch richtig, obwohl seit dem ersten Erscheinen desselben (1850) andere verdienstvolle und schätzbare Werke von anderer Anlage oder knapperer Fassung erschienen sind, welche sich nicht die Aufgabe stellten, die Schriften der Väter so im Detail zu überblicken. Der neue Herausgeber, Jungmann, der inzwischen über der Vollendung des letzten Bandes selbst gestorben ist, hat sich um das Werk sehr verdient gemacht, und seine Aufgabe, dasselbe, ohne die ursprüngliche Anlage und den ursprünglichen Charakter zu ändern, nach dem heutigen Stand der Forschung zu erneuern, im ganzen gut gelöst, wenn auch nicht in allem Detail. Wenn ihm im einzelnen da und dort etwas entgangen ist und deshalb zuweilen eine veraltete, durch neuere Entdeckungen oder Untersuchungen unhaltbar gewordene Ansicht stehen blieb, so wird bei billiger Beurteilung jeder Sachverständige einsehen, dass es für einen Einzelnen fast unmöglich ist, auf einem so ausgedehnten Gebiet, auf dem heute eine so zahlreiche Litteratur vorliegt, über alle Einzelheiten gleich gut aus eigener Kenntnis orientiert zu sein, und dass wenige Bibliotheken dem einzelnen Forscher die Möglichkeit verschaffen, die ganze neuere Litteratur zur Patrologie, oder auch nur alles einigermaßen Wertvolle, aus eigener Anschauung kennen zu lernen. Zu bedauern ist es jedoch, dass Jungmann auch nicht ange-

strebt hat, die neuere Litteratur möglichst vollständig zu verzeichnen und nachzutragen, in der Weise, wie es in Bardenhewers Patrologie vortrefflich geschehen ist, dass er sich vielmehr darin absichtlich beschränkt, und, wenigstens im I. Band, sogar die früher von Fessler gegebenen Angaben über die ältere Litteratur teilweise reduziert hat. Nur gewonnen hat das Buch dagegen dadurch, dass manches unnötig Weitläufige besonders im I. Band in den Erörterungen des allgemeinen Teils, aber auch in der Biographie einzelner Väter und in den Inhaltsangaben einzelner Werke mehr zusammengezogen worden ist, so dass trotz des vielen neuen Materials, das zu verarbeiten war, der Gesamtumfang des Werkes sich nicht vermehrt hat. — Was die Einteilung des Ganzen in Patrologia generalis und specialis betrifft, wovon die erstere 118 Seiten des I. Bandes einnimmt, die letztere den ganzen übrigen Raum der 3 Bände, so kann ich mich in Bezug darauf nur der schon nach dem Erscheinen des I. Bandes von Hefele (Theol. Quartalschrift 1851, S. 425) dagegen gemachten Einwendung anschließen; die sogenannte Patrologia generalis wäre richtiger als *Einleitung* in die Patrologie zu behandeln gewesen, oder sie ist vielmehr eine Einleitung nicht nur in die Patrologie, sondern zugleich in die Patristik, wenn man, wie dies auch Fessler thut, zwischen diesen beiden Disziplinen unterscheidet. Praktisch ist es am Ende unwesentlich, wie man diesen einleitenden Teil nennen will, nur wird bei der hier gegebenen Bezeichnung die Definition des Begriffes der Patrologie im engern Sinne etwas unklar, wie dies ebenfalls Hefele seiner Zeit schon betont hat. Doch wollte hier Jungmann wohl die frühere Anordnung nicht verlassen, wie er auch sachlich darin die von Fessler vertretenen Auffassungen durchaus beibehalten, wenn auch vieles Überflüssige gestrichen hat. Neu ist in diesem Teil der § 25 über den Einfluss der griechischen und lateinischen Litteratur auf die Schriften der Väter. Ganz umgearbeitet ist in den Prolegomena der § 3, der jetzt gut über die Geschichte der Patrologie orientiert.

Im *I. Band* ist der Abschnitt über die apostolischen Väter (S. 119—207) eine ganz neue Arbeit Jungmanns, wie dies durch die in den letzten Jahrzehnten erst gemachten wichtigen Entdeckungen notwendig geworden war. Der von Fessler im Anhang zu den apostolischen Vätern behandelte Pseudo-Dionysius Areopagita ist jetzt unter den Vätern des 4. Jahrhunderts

ausführlicher behandelt. In den folgenden Teilen ist nicht nur Fesslers Anordnung im ganzen durchaus beibehalten, sondern, soweit möglich, auch sein Text, abgesehen von den durch neuere Entdeckungen und Specialarbeiten nötig gewordenen Zusätzen und teilweisen Änderungen, und von den schon erwähnten Kürzungen. Der erste Band enthält ferner die Kapitel: II. Die Apologeten und die übrigen Schriftsteller des 2. Jahrhunderts (S. 208—260); III. die Väter des 3. Jahrhunderts (S. 261—366); IV. Die Väter des 4. Jahrhunderts im Kampfe gegen den Arianismus (S. 366—715). Neu ist in diesem Band, abgesehen von den zahlreichen kleinern Zusätzen, noch der Absatz über den Apologeten Aristides (freilich nur erst auf Grund des armenischen Fragments, da die Entdeckung des ganzen syrischen und griechischen Textes erst später erfolgte). Im übrigen möchte man wünschen, dass Jungmann von der Weise Fesslers, nur die eigentlichen von der Kirche anerkannten Väter mit grösserer Ausführlichkeit, dagegen die sonstigen Kirchenschriftsteller nur mehr nebensächlich zu behandeln (wovon übrigens Fessler selbst zu gunsten des Tertullian, Clemens Alexandrinus und Origenes wegen der grossen Bedeutung dieser Männer eine Ausnahme machte), auch in weiteren Fällen möchte abgegangen sein, dass z. B. von den in § 82 kurz zusammengedrängten Schriftstellern wenigstens der eine oder andere, wie Minucius Felix und Lactantius, etwas eingehender möchte behandelt worden sein. Sonst sei von kleinern Mängeln noch folgendes notiert, um anderes, was von andrer Seite bemerkt worden ist, nicht auch nochmals zu wiederholen. Unter den Schriften des hl. Athanasius vermisst man eine Erwähnung der wichtigen Entdeckung der Osterfestbriefe desselben. S. 558 wäre über das dem hl. Gregor von Nazianz fälschlich zugeschriebene Drama *Χριστὸς πάσχων* neuere Litteratur anzuführen gewesen (sich dieselbe bei Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.* S. 359, und Bardenhewer, *Patr.* S. 270). S. 615 kennt auch die 2. Auflage wie die 1. von dem Buch des hl. Epiphanius *de mensuris et ponderibus* nur die früher bekannten ersten 24 Kapitel, nicht den seitdem von Lagarde syrisch und in Übersetzung veröffentlichten vollständigen Text. S. 617 werden auch über den Physiologus nur die Worte der 1. Auflage wiederholt. S. 36 wird das sogenannte Decretum Gelasianum noch als echt behandelt; ebenso in Bd. II b, S. 521, wo der neue Herausgeber

darüber ebenfalls nur Fesslers Worte wiederholt, auf den neuerdings erbrachten Nachweis der Unechtheit desselben aber nur insofern Bezug nimmt, als er in der Anmerkung dafür Bardenhewers Patrologie citiert, ohne auf die Litteratur selbst, besonders Friedrichs Abhandlung, zu verweisen (wozu jetzt auch noch der Exkurs bei A. Koch, Faustus von Riez, 1895, S. 57 ff. kommt).

Band II a behandelt in Kapitel V die besonders in der Erklärung der hl. Schrift thätigen Väter vom Ende des 4. und Anfang des 5. Jahrhunderts (S. 1—234); Kapitel VI die Väter im Kampfe mit den Novatianern, Donatisten und Pelagianern (S. 235—445; Augustinus S. 250—404). Neu ist in diesem Band § 137, der hinter dem hl. Ephräm, der in der 1. Auflage von den Syrern allein behandelt war, die anderen bekannten syrischen Schriftsteller seiner Zeit behandelt (S. 47 ff.); § 155 über Priscillian (S. 219—234; dazu der Nachtrag am Schluss von Band II b); § 180 über Orosius; § 181 über Bacharius, und der Anhang über die neuentdeckte Peregrinatio Silviae. Mehr wäre hier z. B. über Apollinarius von Laodicea zu sagen gewesen, über den S. 5 f. nur die jetzt unzureichende Anmerkung der 1. Auflage wiederholt wird.

Band II b umfasst Kapitel VII: Die Väter, welche den Nestorianismus bekämpft haben und die asketischen Schriftsteller des 5. Jahrhunderts, unter denen besonders Nilus und Isidorus Pelusiota sehr gründlich behandelt sind (S. 1—172); und Kapitel VIII: Die Väter, welche den Monophysitismus bekämpft haben und die übrigen Väter und Kirchenschriftsteller des 5. und 6. Jahrhunderts bis auf Gregor den Grossen (S. 173—610). Dazu kommt ein Anhang, der die syrischen und armenischen Väter und Kirchenschriftsteller des 5. und 6. Jahrhunderts behandelt (S. 611—669). Neu ist S. 280 ff. die Untersuchung über das Leben des Nicetas von Romatiana; der Abschnitt über den Einsiedler Arsenius (S. 293 f.); § 233 über Faustus von Reji (S. 361 ff.); § 234 und 235 über einige in der 1. Auflage übergangene oder nur in Anmerkungen erwähnte lateinische und griechische Kirchenschriftsteller, Marius Victor, Orientius, Paulinus von Pella, Paulinus von Petricordia, Gennadius von Marseille (S. 372 ff.); Antipater von Bostra, Gelasius von Cyzicus, Ammonius von Alexandrien (S. 383 ff.). Ganz umgearbeitet ist § 250 über Leontius von Byzanz, nach den

Untersuchungen von Loofs (S. 495 ff.). Als Zusatz zu diesem Paragraphen sind ferner neu behandelt: Ephräm von Antiochien, der Mönch Job, Barsanuphius, der Mönch Alexander, Theodorus Lector, Zacharias von Mitylene, Evagrius Scholasticus. Nicht mehr zutreffend ist S. 345 das über die Formulæ spiritualis intelligentiæ des Eucherius von Lyon Gesagte, da Jungmann die kritischen Ausgaben des ursprünglichen Textes von Pitra (*Analecta sacra* T. II, 1884), Pauly (Graz 1884) und Wotke (*Corpus script. eccl. lat.* T. 31, 1894) übersehen hat. Die in der Vorrede zu Band II *a* versprochenen Nachträge zu den beiden ersten Bänden, über die seitdem erschienene neuere Litteratur, die am Ende des letzten Bandes hätten gegeben werden sollen, sind, wohl infolge von Jungmanns Tod, nicht gegeben worden, abgesehen von einem Nachtrag zu Priscillian.

Den Schlussabschnitt von Kapitel VIII, über die Briefe der Päpste von Hilarus bis Pelagius II., und über Gregor den Grossen hat nach Jungmanns Tod Professor *Hebbelynck* in Löwen bearbeitet und zu dem unverändert gegebenen Text Fesslers die neuere Litteratur in Anmerkungen nachgetragen.

Eine sehr schätzbare und wertvolle Zugabe der neuen Auflage ist der von dem Syrologen *T. J. Lamy* verfasste Anhang über die syrischen Kirchenschriftsteller des 5. und 6. Jahrhunderts (S. 611—655), der sorgfältig über die über die einzelnen Autoren vorhandene Litteratur, über die zerstreuten Ausgaben und Übersetzungen und auch über die zahlreichen bis jetzt nur handschriftlich vorliegenden Schriften orientiert. Der darauf folgende knappe Abriss der armenischen Litteratur (S. 655—669) scheint zum Teil auf Grund älterer und unkritischerer Schriften gearbeitet zu sein, auch wo die neuesten Hauptschriften verzeichnet sind. So wird die armenische Geschichte des Moses von Choren (S. 665 f.) noch als echt behandelt und von dem von A. Carrière geleisteten Nachweis der Unechtheit kein Wort gesagt, obwohl dessen Untersuchungen unter den Litteraturangaben angeführt sind. (Vgl. Vetter in der *Theol. Quartalschrift* 1893, S. 350 f.; 1894, S. 48 ff.)

Was zur Lehre der einzelnen Väter in den 3 Bänden beigebracht wird, ist vielfach einseitig und nicht einwandfrei; doch kann ich mich hier um so mehr enthalten, auf einzelnes

einzugehen, als darin die neue Auflage nur das von der alten Gebotene wiederholt. Diese mehr praktischen Zwecken dienenden Zusammenstellungen über die Lehre hängen auch mit dem litterarhistorischen Hauptinhalt des gelehrten Werkes weniger eng zusammen. — Die Citate und Litteraturnachweise sind im allgemeinen sehr genau und zuverlässig.¹⁾ — An Übersichtlichkeit hat das schön gedruckte Werk gewonnen durch die teilweise Anwendung kleineren Druckes, für die Litteraturangaben und für speciellere Ausführungen, wie für die Inhaltsangaben der einzelnen Vaterschriften u. dgl., und durch die am Rande der einzelnen Seiten gegebenen Hinweise auf den Inhalt.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Das Konzil von Nicäa. *Habilitationsvorlesung von Lic. CARL ALBR. BERNOULLI, Privatdozenten für Kirchengeschichte an der Universität Basel. Freiburg i. B. und Leipzig 1896. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). 2 Bl. und 36 S. 8°. (Preis M. —. 80.)*

Frisch geschrieben, aber durchaus subjektiv; der Verfasser will darstellen, wie *er* sich „auf Grund der bekannten Quellen das Konzil von Nicäa *denke*.“ Eine gewisse Vorliebe für den gelehrten aber characterschwachen und in der Dogmatik unklaren Eusebius von Cäsarea, die der Verfasser von seiner trefflichen Erstlingschrift über den „Schriftstellerkatalog des Hieronymus“ mitbrachte, hat ihm vielleicht zunächst das gegenwärtige Thema nahe gelegt, bei dessen Behandlung er mit seiner Sympathie auf der Seite eben des Eusebius steht. Auf

¹⁾ Von Druckfehlern in diesen Angaben notiere ich: *Bd. I*, S. 377, Z. 15 l. 340 (st. 310). S. 431, Z. 5 l. Migne P. G. T. XVIII (st. IV). S. 489, Anm. 1 l. T. 40 (st. 4). S. 518, Z. 13 l. 366 (st. 466). S. 716, Z. 4 l. Völter. — *Bd. II a*, S. 2, Anm. 2 l. Münter (st. Müller). S. 52, Z. 2 l. Schönfelder. S. 131, Z. 21 u. ff. l. Mitterrutzner. S. 132, Z. 12 l. Lauchert. S. 415, Z. 15 l. Zange-meister. — *Bd. II b*, S. 256, Z. 20 l. 1750 (st. 1705). S. 298 Anm. Z. 1 v. u. l. XLIX. S. 341, Z. 8 l. Gouilloud. S. 388, Z. 25 l. Alcimus (st. Alcuinus). S. 470, Anm. Z. 5 v. u. ist ein Verweis auf den I. Band nach der 1. Auflage stehen geblieben. S. 481, Anm. Z. 7 v. u. l. Nitzsch. S. 495, Z. 13 l. Leo. S. 506, Anm. Z. 3 v. u. und S. 507, Anm. Z. 3 l. LXXXVI (st. LXXVI). S. 592, Anm. Z. 16 v. u. l. Berol. 1891 et 1893. S. 658, Z. 15 v. u. l. Vetter. S. 665, Anm. Z. 4 v. u. l. B. Welte.

dem Grund einer Konstruktion der Charaktere der handelnden Hauptpersonen, wie er sie sich denkt, baut er die Darstellung des Ganges der Dinge auf dem Konzil subjektiv auf und legt in die überlieferten Quellenberichte dem entsprechend das hinein, was sie in seinem Sinne sagen sollten. Die Tendenz des Ganzen ist von Harnacks Auffassung der Dogmengeschichte inspiriert und klingt in das Schlusswort des Vortrages von dem „grandiosen Missverständnis des Christenthums“ aus, „als das den Protestanten die katholische Kirche (und zwar schon vom 2. Jahrhundert an, S. 2) erscheine“. (S. 30.) Dagegen brauche ich hier nicht weiter zu disputieren. Derartige protestantische Phrasen richten sich selbst. — Interessant sind in den Anmerkungen die brieflichen Mitteilungen H. Gelzers über die handschriftliche Überlieferung der Namenlisten von Nicäa (S. 34—36).

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Die Unsterblichkeit auf Grundlage der Schöpfungslehre. Von Dr. ERNST MELZER. Neisse, Verlag der Josef Graveurschen Buchhandlung (Gustav Neumann). 1896. 116 S. 8°.

Wir machen unsere Leser vorläufig auf diese neueste Schrift des ihnen wohlbekannten philosophischen Schriftstellers aufmerksam; eine Besprechung und Würdigung derselben wird das nächste Heft bringen.

Stübe, Dr. phil. R., *Jüdisch-babylonische Zaubertexte.* Halle a. S. 1895. (XVI. 64). 2 M. 50.

Unter den Funden, welche seit 1842 auf den Ruinenfeldern des alten Babyloniens gemacht worden sind, haben natürlich die grösste Wichtigkeit diejenigen Denkmäler, welche über die grossen geschichtlichen Ereignisse Vorderasiens in den vergangenen Jahrtausenden Auskunft geben. Diesen hat sich daher auch zuallererst das Interesse zugewandt. Nur einen bescheidenen Platz an Umfang und Bedeutung kann eine eigenartige Klasse ebendort gefundener Denkmäler beanspruchen, und doch erweist sich bei näherem Zusehen auch ihre grosse Wichtigkeit. Gemeint sind die in grosser Zahl vorhandenen

Thonschalen, welche auf der innern Fläche aramäische, syrische, mandäische und persische Inschriften tragen, und welche, wie die Schriftzüge und die Sprachen derselben zeigen, einer weit jüngeren Zeit als die keilschriftlichen Funde ihre Entstehung verdanken. Nicht die grosse Weltgeschichte, aber die nicht minder wichtige Religionsgeschichte erhält durch diese Funde eine schätzenswerte Bereicherung. Es sind diese Schalen nämlich „jüdisch - babylonische Zauberschalen“ aus den ersten christlichen Jahrhunderten.

Neben den Museen zu London, Paris etc. besitzen auch die Königlichen Museen zu Berlin eine umfangreiche Sammlung solcher Zauberschalen. Aber während die in London und Paris befindlichen nicht ganz undurchforscht geblieben sind, hat die deutsche Sammlung erst jetzt genauere Beachtung gefunden. Fränkel und Wohlstein sind allerdings darin Stübe vorangegangen, aber letzterer hat das Verdienst in besonderer Publikation auf den Wert dieses Besitzes der Berliner Museen aufmerksam gemacht zu haben. Und zwar bietet Stübe in seiner Schrift weit mehr, als man bei ihrem geringen Umfang erwartet. Schon die genaue Beschreibung einer Anzahl dieser Schalen ist von Wichtigkeit; vor allem aber gestattet die vollständige Mitteilung, Übersetzung und Erklärung einer grossen Inschrift, die sich auf einer dieser Zauberschalen findet, einen deutlichen Einblick in den Wert dieser Texte. Der Herausgeber ist sich zwar mit vollem Rechte bewusst, dass erst eine Durchforschung des ganzen Materials eine vollständige Erklärung der von ihm gegebenen Inschrift ermöglichen kann und dass auch erst die Vorlegung der sämtlichen Texte zu sicheren Entscheidungen über die Zeit der Entstehung und über die religiösen Anschauungen der Volkskreise, aus welchen diese Denkmäler stammen, führen wird. Jedoch lässt sich nach der von Stübe vorgelegten Probe nicht bezweifeln, dass nach den verschiedensten Seiten hin und gerade über weniger an der Oberfläche liegende Punkte in den religiösen Anschauungen jener Zeiten und Gegenden, wie Engel- und Geisterglaube, Zauberkraft des göttlichen Namens etc. etc., von diesen Zauberschalen unsere Kenntnis der Religionsgeschichte Förderung erwarten darf. Mit dem Dank für das von Stübe Gebotene verbindet sich daher der Wunsch, es möchte recht bald eine Veröffentlichung der charakteristischsten Inschriften dieser Zauberschalen

schalen als Ertrag einer systematischen Durcharbeitung des vorhandenen Materials erfolgen.

Bern.

K. MARTI.

Meine kurzgefasste Grammatik der biblisch-aramäischen Sprache soll nicht nur dazu dienen, dass der des Hebräischen Kundige sich notdürftig in den aramäischen Texten des A. T.'s zurechtfinden könne, sondern hat den Zweck, zu einer wissenschaftlichen Kenntnis des Aramäischen den Grund zu legen. Darum stellt sie in übersichtlicher Weise die Gesetze der Sprache sowohl für Laut- und Formenlehre, als auch für die Satzlehre dar und bemüht sich, mit Vermeidung der der indogermanischen Grammatik entlehnten Kategorieen und Terminologie in das Verständnis der semitischen Anschauungs- und Denkweise einzuführen. Die beigegebenen aramäischen Stücke des A. T.'s sind genau revidiert und nach Möglichkeit berichtigt. In Bezug auf das Glossar, das zugleich als Index zu der Grammatik dient (durch die überall angemerkten Verweisungen), ist hervorzuheben, dass durch die wertvolle Hülfe von Dr. C. F. Andreas in Berlin, der sämtliche persische Lehnwörter einer erneuten streng wissenschaftlichen Prüfung unterzogen hat, mancher dunkle Punkt in sicherer Weise aufgehellert ist.

K. MARTI.

III. English Bibliography.

The Doctrine of the Incarnation, by ROBERT L. OTTLEY M. A.,
Fellow of S. Mary Magdalene College and Principal of the Pusey House, Oxford. Two vols. 8°. London, 1896.

Messrs. Methuen and Co. have arranged for the publication of a series of Theological works for the use of students and others. The first of the series was Dr Gibson's work on the Articles which I noticed in the *Revue* for July and the second is now before me. If the remaining volumes reach the standard set by these early ones, all students of Theology will be under a great debt to the enterprising publishers.

The subject of Mr Ottley's treatise is one that has attracted a great deal of attention in England lately. This is due

partly to the importance of the subject itself, partly to the fact that the Church revival necessarily led to the placing of the Incarnation in the fore front of Christian doctrine, a place which, under evangelical influences, had to some extent been usurped by the Atonement, and partly by the questions recently raised as to the limitations of our Lord's human knowledge by the higher criticism as applied to the Old Testament. A great deal has been written on the subject from the latter point of view. Of this some has been wise, some foolish and a great deal has been produced hastily and is not likely to be more than ephemeral. A sober, thoughtful and learned treatise like Mr Ottley's is therefore very welcome and will, I hope, do something towards satisfying persons who have been disturbed by recent controversies.

The method of the book is entirely historical. Mr Ottley begins by explaining in a brief chapter the nature of the Incarnation and setting forth the subject to be examined in his work. He then passes in review successively the various aspects under which the Incarnation is presented in the different parts of the Bible and the teaching of the Church from the time of the Apostolic Fathers to the close of the Sixteenth Century. Then in conclusion he sums up the results that have been arrived at by the Church, indicates with great clearness the way in which various terms have at different times been employed and the points which are still open to discussion.

The range of matter covered is thus very great and it would clearly be impossible in a notice like this to attempt to follow Mr Ottley throughout. It cannot but be that a wide historical review of this kind will suggest many matters for criticism to different minds and that most readers will find things omitted or treated briefly on which they would like more information. But on the whole the treatment of the subject seems to me to be very successful and the scale to be well preserved throughout. It is quite certain that if any of the teachers quoted are misrepresented, it is through misadvertance and not through intention.

There are two or three points which a perusal of this book forces prominently on the mind and which I think it is of much importance at the present time to notice. First it

comes out with great clearness that the conciliar decisions of the Church were not the end so much as the beginning of strife. The Council of Nicea was followed by the struggles of the fourth century and that of Chalcedon by the struggles with Monophysitism and Monothelitism. This is a strange contrast to the method adopted in recent times in connection with the definition of the Doctrine of the Immaculate Conception. The Vatican did not venture on the definition till all debate as to the truth of the doctrine had practically ceased in the Roman Communion. But let that pass. Another point which is indeed closely connected with this also stands out clearly. The authoritative decisions of the Church have not by any means closed all the questions that may be raised in connection with the Incarnation. Thus to take two examples. The question as to whether the Incarnation was entirely dependent on the fall or would have taken place in any case has never been decided and did not come prominently before the Church till it was discussed by Rupert of Deutz in the beginning of the twelfth century. And, what is today of much more importance, the question of the limitations of Christ's human knowledge has never been authoritatively defined at all. It is true that a good deal of patristic teaching on this subject may be gathered together, that the opinions of the fathers are fairly consistent, and tend towards a denial of any real limitations of our Lord's knowledge as man. But, as Mr Gore has I think shown in his recent volume of "Dissertations on Subjects connected with the Incarnation", a good deal may be said to detract from the value of their judgment on the point. There is first the truth that it had not been forced on them by the circumstances of their times. The element which is quite clear in Holy Scripture of the true human development of Christ was either passed over in comparative silence or was explained away. And secondly, in close connexion with this, account must be taken of the wonderful persistence with which docetic theories of one sort or another have been held at all times. Indeed they do not seem dead today.

The teaching of the Eastern Church has undergone little change since the days of S. John of Damascus. Mr Otley represents his teaching thus. "Accordingly as man Christ is omniscient: He is enriched by the Logos with entire and

comprehensive divine knowledge. Only by a mental abstraction can the manhood of Christ be described as ignorant or dependent (*δοῦλη*). Just as the flesh of Christ was endued with life-giving power in consequence of the union, so the soul of Christ was filled with perfect knowledge of the future. John distinctly denies that Christ could really *advance* in wisdom or knowledge. He only 'advanced' in the sense that there was a progressive manifestation of omniscience which kept pace with his bodily growth. Similarly his human will shared in the omnipotence of the Logos. His prayer in S. Mt. XXVI. 39 was only intended to teach us, for *τὸ ἡμέτερον οἰκτιρούμενος πρόσωπον ταῦτα προσήύξατο*. In taking our manhood the word in fact 'assumed the role' of manhood. In virtue of its union with the Deity the manhood is the proper subject of adoration." (Vol. 2. p. 141.) Teaching such as this very largely explains away the real humanity of the Lord and tends to reduce His life on earth to the clever performance of an actor. It is then, if not formally, at least in tendency inconsistent with the true teaching of the Church on the Incarnation.

Somewhat similar teaching has also had much influence in the West. It appears strongly in the Nihilianism of Peter Lombard. "He argued that no change can take place in the Nature of the Deity. Consequently in the Incarnation *Deus non factus est aliquid*: the Son of God became 'nothing that He was not before': the Incarnation was not the assumption of any real nature, for the human nature of Christ, being without personality, was not a real or substantial thing; it was merely apparitional. In taking this position Peter Lombard wished to exclude the current idea that the personality of the word became *composite* after the union. He regarded the effect of the union as a mere clothing of the word with a bodily form or vesture (*indumentum*) under which He might manifest Himself in a way suited to the capacities and condition of men. God in a word became clothed with manhood: he became man *secundum habitum*, or in the way of possession, and the Incarnation might accordingly be looked upon as a sort of theophany. It followed that Peter minimised the mediatorial significance of Christ's humanity: he also rejected the ancient idea of man's participation in the Divine nature. Nihilianism, in fact, is a reappearance of the Antiochene ten-

dency to regard Christ as the mere organ or temple of God, with the exception that, while the Antiochenes maintained a dual personality, the Lombard reached his conclusion as the logical consequence of the Alexandrine view that the human nature was an accident or non-essential element in the person of the Word." (Vol. 2. p. 200.)

It is true that the teaching of Peter Lombard was condemned in a Synod of Tours in 1163 and again in the Lateran Synod of 1179. But I do not think that any one can study Mr Ottley's book, or observe the tendencies of prevailing thought today, without seeing what a widespread hold similar ideas have had and still have on Christian thought. The motive that gives rise to them is clear and is in itself most laudable. To protect the truth of the true Deity of Christ always has been and is now one of the first duties laid on the Church, and it is the desire to discharge this duty in the fullest way that leads men to minimise or explain away the reality of the Lord's manhood and to find non-natural interpretations of those parts of Holy Scripture which represent the completeness of that manhood.

The motive is obvious and laudable, but the results have been dangerous and if they are not guarded against they may prove disastrous. In the past they have had much to do with the development of the cultus of the Virgin. A Christ who is not completely man leaves the longing of the human heart for a mediator who is touched with human feelings of infirmity unsatisfied and leads to the exaltation of the Mother into the place that should be occupied by her Son. Mr Gore in the Third of his Dissertations has pointed out another evil. He has traced with much clearness the connection between the spread of Nihilianism and that of Transubstantiation and has shown that the two are very closely connected. Nihilianism reduces the Humanity of Christ to a vesture which cloths the Deity: Transubstantiation reduces the Bread and Wine to mere appearances concealing the Body and Blood of the Lord and by so doing overthrows the nature of a sacrament. The subject is interesting and Mr Gore's Dissertation is well worth careful attention.

These are to a certain extent dangers of the past. The danger of the present is that men may be led away, by their

a priori reasonings on this mysterious subject, till they find themselves in conflict with truths which commend themselves irresistably to reason with the result that they either injure their moral sense by silencing their thoughts as sinful, or find their hold on the verities of the faith loosened and ultimately destroyed. Mr Ottley's book by its calm, confident and transparently honest tone ought to do much to save us from this peril.

A. J. C. ALLEN.

IV. Russische Bibliographie.

Das Hirtenamt Jesu Christi. *Grundlegender Theil: Jesus Christus als Begründer des christlichen Hirtenamts.* Von Oberpriester S. SOLLERTINSKY. *Verbesserte und vermehrte Ausgabe.* St. Petersburg, Druck der Aktiengesellschaft „Guttenberg“. 1896. (Russisch.) 3 Bl., 421 u. LXXII S. 8°. (Preis 2 Rub. 50 Kop.)

Das vortreffliche Werk, dessen erster Teil hier in neuer Ausgabe vorliegt, will eine Lücke in der Litteratur der Pastoraltheologie ausfüllen. Es hat als wesentlichen Inhalt die Darstellung der Vorbildlichkeit Christi für die Inhaber des Hirtenamtes in der christlichen Kirche. In den allgemeinen pastoraltheologischen Werken aller Konfessionen und Richtungen vermisst der Verfasser eine genügende Berücksichtigung dieses für die Pastoraltheologie doch sehr wichtigen Themas, da die Verfasser solcher Werke sich eben darauf verlassen, dass das in anderen theologischen Disziplinen behandelt werde, das Theoretische in den Darstellungen der biblischen Theologie, das Faktische in den Darstellungen des Lebens Jesu oder in Evangelien - Kommentaren. So leisten dann auch einzelne Specialabhandlungen über die Hirtenthätigkeit Christi, die in neuerer Zeit vom Standpunkt der Pastoraltheologie verfasst worden sind, das nicht, was der Verfasser im Sinne hat. Die Pastoraltheologie hat eben in dieser Beziehung eine andere Aufgabe, als sich nur auf die in jenen Disziplinen erzielten Resultate zu berufen, da sie eine angewandte, der Praxis dienende Wissenschaft ist; sie hat sich nicht wesentlich theoretisch, dogmatisch oder exegetisch-historisch mit dem Hirtenamte Christi zu beschäftigen, sondern allerdings von der positiven Grundlage aus,

aber in der Weise, dass damit zugleich eine praktische Anleitung und Wegweisung für die Geistlichen in der Nachfolge des Vorbildes gegeben wird. So soll also hier die Begründung des christlichen Hirtenamtes durch den Erlöser nicht nur historisch behandelt werden, insofern er ein solches in dem von ihm eingesetzten Priestertum gegründet hat; es sollen auch nicht bloss etwa die in den Reden des Herrn an die Apostel gegebenen theoretischen Anweisungen für ihre künftige pastorale Thätigkeit exegetisch behandelt werden; sondern es soll vor Allem dargestellt werden, inwiefern Er selbst als der Gute Hirt das Vorbild des christlichen Priesters nach seiner pastoralen Thätigkeit nach allen Seiten ist, aber auf wissenschaftlicher, dogmatischer und exegetischer Grundlage. Der vorliegende Band zerfällt in drei Hauptstücke. Das 1. (S. 1—57) entwickelt die eben ausgeführten Grundsätze über die Bedeutung des Gegenstandes für die Pastoraltheologie und die richtige Methode der Behandlung, und giebt zugleich kritische Betrachtungen über die verschiedenen Methoden und Richtungen, die in der pastoraltheologischen und exegetischen Litteratur in Bezug auf diese Aufgabe vertreten sind. Das 2. Hauptstück (S. 57—183) handelt von der Selbstbezeichnung Christi als „Menschensohn“, von den verschiedenen Auffassungen und Erklärungen dieser Bezeichnung, und von der Bedeutung derselben für das Hirtenamt Christi. Das 3. Hauptstück (S. 183—421) leitet aus dem Beispiel des Guten Hirten die Gesetze und Regeln für die pastorale Thätigkeit des Geistlichen ab; am Schluss wird die positive Grundlage des christlichen Priestertums kurz behandelt: die Lehre des Erlösers von sich selbst als wesentliche Voraussetzung auch der praktischen Einrichtungen im Christentum, sein Werk der Erlösung, die Sendung des hl. Geistes, die christliche Kirche. Die Anmerkungen (S. I—LXXII) zeigen eine sehr umfassende und gründliche Kenntnis aller irgendwie den Gegenstand berührenden Litteratur, besonders auch der deutschen, auf den Gebieten der Pastoraltheologie, der Exegese, der Darstellung des Lebens Jesu, sowie der neutestamentlichen Theologie.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

V. Librairie.

L. BENDER: Drei geistliche Gebrechen; Buchhandl. der Stadtmission in Witten, 15 Pfg.

H. DE CASTRIES: L'Islam (impressions et études); Paris, Colin, in-18, 359 p., 4 fr., 1896.

E. DOUMERGUE: Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps. — En souscription, chez Bridel, à Lausanne; formera 5 vol. in-4. 100 fr.

L'abbé L. DUCHESNE: Eglises séparées (autonomies ecclésiastiques); Paris, Fontemoing, in-18, 3 fr. 50, 1896.

AD. FRANCK: Nouvelles études orientales, avec préface d'E. Manuel; Paris, C. Lévy, in-8, 7 fr. 50, 1896.

L. C. GÆTZ: Die geschichtliche Stellung und Aufgabe des deutschen Altkatholizismus; 4. vermehrtes Tausend; Leipzig, Jansa, 1896, 60 Pfg.

REV. GREEN-ARMITAGE: The Pope and the People, or Comments on the Letter of Leo XIII to the English Nation; London, Simpkin, 6 d.

REV. EVAN HOPKINS: Unclaimed Privileges; London, Marshall, 1 sh., 1892. (Très pieux.)

G. NAGEL: Zur kirchlichen Krisis; Buchhandl. der Stadtmission in Witten, 40 Pfg. — Sündigen oder Nichtsündigen? 60 Pfg.

CARD. PERRAUD: Discours militaires; Paris, Doniol, in-18, 3 fr. 50, 1896.

R. PICTET: Etude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale; Genève, Georg, gr. in-8, 596 p., 1896. (Très important.)

A. RIGAULT: Le procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313); Paris, A. Picard & fils, in-8. — 1^{re} partie: la carrière de Guichard; abbé de Moutier-la-Celle (1284); évêque de Troyes (1298); conseiller de Philippe-le-Bel; — 2^e partie: le procès; arrestation et emprisonnement de l'évêque (1308); articles du bailli de Sens sur les griefs d'envoûtement et d'em-

poisonnement; instruction secrète de Noffo Dei et de Nogaret sur les autres griefs; empoisonnement de la reine de Navarre, sodomie, simonie, usure, meurtres, violences, etc. L'enquête ecclésiastique. Le dénouement; l'évêque à Avignon; supplice de Noffo Dei (1313); — 3^e partie: Guichard, évêque de Diakovar en Bosnie (1314); sa mort (1317); — conclusion: le procès de Guichard, l'opinion et les grands procès du règne de Philippe-le-Bel.

A. SCHRÆDER: Evangiles de Mathieu, Marc et Luc, expliqués par L. Bonnet; 2^e édition, 1896; Lausanne, Bridel; 2^e livraison, 3 fr.

J. STRADA: Jésus et l'ère de la science, la véritable histoire de Jésus; Paris, Alcan, in-8, 5 fr. 1896. (Littéralisme grossier et dénué de sens critique.)

Mitteilung.

Die *eingehende* Erwiderung auf die von Professor Dr. Schanz (im Mainzer «Katholik») und von Professor Dr. Langen (in gegenwärtiger Zeitschrift) über mein Buch «Der Konsekrationmoment im heiligen Abendmahl und seine Geschichte» veröffentlichten Recensionen wird im Januarheft dieser Revue erscheinen.

Professor Dr. WATTERICH.
